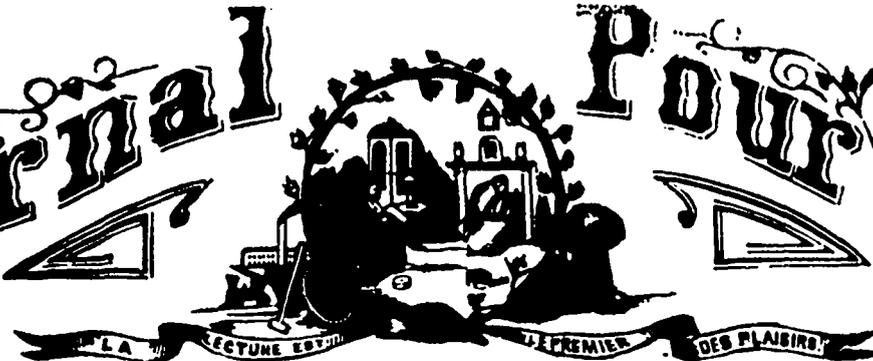


# Journal Pour Tous



Vol. II.

OTTAWA, 4 DECEMBRE, 1879.

No. 12.

## LE CHATEAU DES VIERGES.

—  
Suite et Fin.

V.

Après avoir fouillé les vestiges de l'antique manoir, sans avoir rien découvert, lord Macdonald s'assit sur un fragment de rocher d'où il embrassait la mer dans sa vaste étendue. Là, les coudes appuyés sur ses genoux, la tête posée sur ses mains et les yeux tournés sans cesse vers les rescifs où, la veille, la *Claymore* se serait infailliblement perdue sans un secours providentiel, il cherchait à rappeler à son souvenir tout ce qu'il avait entendu dire de l'être fantastique qui visitait chaque nuit ces lieux abandonnés. Lorsqu'un bruit semblable au frôlement d'une robe ayant attiré son attention, il aperçut comme une ombre blanche et légère qui se glissait le long des murailles vermoulues de l'ancienne enceinte du château.

Se lever, s'élançer à la poursuite de cette apparition singulière, ne fut pour Arthur que l'affaire d'une seconde. Déjà il approchait, déjà il distinguait une forme humaine qu'il espérait atteindre au bas d'une petite éminence qu'elle avait franchie avec la rapidité d'un trait, quand tout à coup elle s'évanouit.

Surpris au delà de toute expression, mais assuré pourtant de ne pas être le jouet d'une vision, certain d'avoir vu et bien vu quelqu'un traverser ces ruines solitaires, et désireux plus que jamais d'éclaircir cet étrange mystère, le jeune homme se cacha dans l'un des angles d'une tour qui dominait la mer et ne bougea plus.

Il y était à peine qu'au sommet de cette tour apparut une femme couverte d'un long voile blanc. D'abord elle resta inanimée comme une statue sur ce haut piédestal; puis elle détacha sa ceinture, l'agita au-dessus de sa tête pour bien s'assurer que le vent en chassait les extrémités vers le large, envoya avec la main plusieurs baisers à la vague comme si elle lui disait adieu, et disparut de nouveau.

Arthur tressaillit. Tant qu'il avait pu douter de l'exactitude des faits racontés à la taverne des *Trois Ancres*, il s'était trouvé fort et courageux,

mais une fois qu'il lui fut démontré que rien n'avait été exagéré, que tout était vrai, sa résolution s'ébranla, ses forces s'affaiblirent et, malgré lui, il se sentit pris d'une telle sorte d'effroi qu'il se colla pour ainsi dire aux murs de la tour. Bientôt la femme voilée passa à ses côtés, presque à le toucher, et il la laissa passer sans étendre le bras pour la saisir, sans songer à s'élançer après elle, se bornant seulement à la suivre des yeux.

Cependant celle-ci ne sortit pas des ruines. Revenue au pied de la petite éminence dont nous avons parlé, elle s'agenouilla devant une large pierre et se mit à prier.

Alors, Arthur, honteux de sa faiblesse, quitta sa retraite, approcha sans bruit; mais au moment où il allait se montrer, un sentiment indéfinissable de crainte et de respect l'arrêta... Oh! c'est que là, près de lui, il n'y avait plus ni fée, ni génie, ni sylphide, ni aucun de ces êtres surnaturels, enfantés par la superstitieuse imagination des montagnards écossais, il y avait réellement une femme, une jeune et sainte femme qui, le front courbé sur des débris et le sein doucement agité, priait avec toute la ferveur d'un ange, et il demeurait debout, immobile, osant à peine respirer de peur de troubler sa prière!

Tout-à-coup la jeune femme leva la tête, écarta son voile, rejette ses longs cheveux en arrière et Arthur reconnut... l'ouvrière de maître Hompson.

—Anna! s'écria-t-il.

Étonnée, tremblante, éperdue, la jeune fille veut fuir.

Il la retint.

—Oh! reste et ne crains rien, lui dit-il avec un son de voix qui trahit l'émotion de son cœur.

—Vous, ici, répond Anna, encore toute effrayée de la soudaine apparition d'Arthur, vous au château des Vierges, à cette heure!

—C'est l'instinct de mon âme qui m'y a conduit, puisque nous sommes réunis; mais, toi-même, dis, quel motif si puissant peut t'amener la nuit dans cette solitude?

—Je vais vous le dire, milord, et après vous aurez pitié de moi, n'est-ce pas? Vous me laisserez seule accomplir un devoir sacré?

—Un devoir! et lequel, mon Dieu?  
—Celui de prier sur la tombe de ma mère.

—Ta mère est là, dis-tu, là, sous cette pierre... Oh! viens, jeune fille, viens, prions ensemble.

—Vous! milord! vous! à genoux devant ce tombeau! Oh! je n'ai plus peur maintenant!

Arthur garda le silence pendant quelques instants afin de se remettre; puis prenant les mains de la jeune ouvrière et les serrant dans les siennes, il lui dit avec l'accent du plus touchant intérêt:

—Écoute, Anna, je suis un de ces hommes qui ont une foi profonde dans les desseins de la providence; si je suis allé ce matin chez maître Hompson, si je suis venu cette nuit au milieu de ces décombres c'est que Dieu a voulu me conduire vers toi pour être ton protecteur, ton ami, ton frère... as-tu la même croyance.

—Milord!

—Oh! non, tu ne l'as pas cette croyance! si tu l'avais, tu m'aurais déjà confié les secrets de ton cœur, tu m'aurais appris qui tu es.

—Maître Hompson vous l'a dit, milord, je suis orpheline; une affreuse catastrophe m'a ravi le même jour, et mon père, et ma mère.

—Pauvre infortunée! nous avons une destinée commune, car je suis orphelin aussi, moi! oh! parle, je t'écoute avec un cœur pour sentir et des yeux pour pleurer.

—Mon père, dit Anna d'une voix émue, était un capitaine armateur d'Édimbourg. Il y a un an, il revenait du Cap ayant à bord toute sa fortune; c'était sa dernière course. Ma mère et moi nous étions venues au château des Vierges pour tâcher de découvrir au loin son bâtiment. Déjà nous l'avions aperçu, nous lui faisons des signaux, nous lui montrions le port et nous nous attendions à l'y voir entrer; vain espoir! le vent se leva et le contraignit à reprendre le large, la nuit survint; avec elle une tempête affreuse et, malgré cela, nous restâmes au château dans l'espérance de revoir plus tôt le lendemain le navire de mon père... Hélas nous n'en revîmes que les débris: poussé sur cette côte funeste, au milieu de l'obscurité, il s'y était perdu!... Ma mère pâle, défaite, contemplant avec un